

**GRAMSCI AU CHILI.
NOTES POLITIQUES D'UN VOYAGE (AVEC NADYA LABICA) ¹**

L'année 1987 aura été l'année Gramsci. On ne saurait encore dénombrer les manifestations organisées, dans le monde entier, pour le cinquantenaire de sa mort, au sortir, en 1937, sous la pression internationale, des prisons du fascisme mussolinien. A l'évidence, et quelle que soit leur qualité, ces manifestations ne sont pas seulement commémoratives. Elles offrent, en fonction de contextes nationaux, nécessairement inégaux, l'occasion de prendre la mesure de l'exceptionnelle vitalité des thèses gramsciennes et, pur les gauches (italienne, grecque ou argentine), celle de dresser leur bilan *politique*, en procédant à leur autocritique et en esquissant leur politique à venir. La preuve la plus négative d'une telle attitude, c'est hélas en France que nous la trouvons. A l'exception de quelques rares revues (dont *M*, soulignons-le), de quelques mentions rapides (une page de *L'Humanité*) ou d'une séance confidentielle de Centre de philosophie politique, économique et sociale du CNRS (assurée par mes soins) : le silence. Ni l'institut d'études et de recherches (ISER) du PS, ni l'Institut d'études et de recherches marxistes (IRM) du PC n'ont jugé bon de programmer quoi que ce soit au plan national. Les vaillants et bruyants apologètes de l'eurocommunisme et de l'euro-gauche de la fin des années soixante-dix, qui exhibaient en Gramsci leur référence emblématique, auraient-ils peur de regarder leur passé et de produire, s'il en reste, leurs engagements théoriques ? La réponse ne fait guère de doute. Elle mériterait considération comme symptôme de l'état de dégradation où nous sommes tombés depuis 1979...Je me garde bien d'oublier l'existence du Cercle Antonio Gramsci et de ses initiatives réconfortantes, mais il est à ...Limoges et animé par des communistes critiques. CQFD, donc. A l'inverse, la preuve la plus positive, c'est au Chili qu'il faut aller la chercher.

Du 25 au 31 mai dernier s'est tenu, à Santiago, à l'initiative de l'Instituto de Ciencias Alejandro Lipschutz et de l'Instituto Gramsci de Rome, un symposium international consacré à «vigencia y legado de A. Gramsci» (vigueur et héritage de A. Gramsci). Y ont pris part plus de 200 personnes, dont, outre des représentants d'Amérique du Sud, une délégation italienne, qui a offert à l'institut un ouvrage sur Gramsci *en espagnol*, un philosophe de RDA et nous-mêmes, pour la France. Osvaldo Fernandez-Diaz, qui avait été accueilli à l'université de Paris X Nanterre, après le coup d'Etat, était également présent, après 14 ans d'exil. Aux côtés d'universitaires, d'étudiants et de chercheurs, se trouvaient des syndicalistes, des prêtres, des journalistes, qui couvrirent le congrès, des écrivains et des artistes qui lui consacrèrent une exposition d'œuvres originales et une plaquette sous le titre *Hégémonie et visualité*, peinture, dessin, video, motifs (Ediciones Visuala Galerie, mai 1987). Une lettre-exposé de Clodomiro Almeyda, adressée de «Chile Chico», clôtura des travaux, qui, par des voies diverses, devaient avoir un écho dans tout le pays.

Extraits de presse

Sous le titre *La Victoire Antonio Gramsci*, un article de deux pages, avec photo, sur la vie et l'œuvre du fondateur du PCI est ainsi conclu : «Un homme exceptionnel dont l'œuvre est aussi le patrimoine des révolutionnaires chiliens»

¹ *M (MENSUEL MARXISME MOUVEMENT)* N° 13, AOÛT/SEPTEMBRE 1987 (FIN DE RÈGNE DE PINOCHET).
VOYAGE SUR INVITATION DE L'INSTITUT ALEJANDRO LIPSCHUTZ.

(Sergio Munos, *Analisi*, 25-30 mai 1987), «Le prophète d'une nouvelle culture», titre d'une double page, avec dessin du *Fortin Mapocho*. Le même quotidien rapporte, le 26 mai, les déclarations de O. Fernandez-Diaz : «Les idées de A.G. constituent un apport pour ceux qui luttent afin que le pays passe de la dictature à la démocratie» ; et de CL. Almeyda : «Le symposium servira à la maturation idéologique de la gauche chilienne.»

«Nous rencontrer avec Gramsci, à 50 ans de sa mort, opprimés par les émules du fascisme italien, est une grande victoire de Gramsci lui-même» (extrait du discours d'ouverture de Miguel Lawner ; *Hoy*, 1-7 juin). La connaissance de la pensée de Gramsci «représente un exemple très important d'une pensée humaniste et unitaire en faveur des travailleurs. Au Chili, comme dans l'Italie fasciste, existe un pouvoir autoritaire qui cherche à diviser les démocrates et Gramsci, bien qu'il fût détenu et vécût à l'époque de l'essor du fascisme, ne perdit jamais l'espoir que les travailleurs, alliés aux secteurs progressistes des autres couches sociales seraient capables de restaurer la démocratie» (M. Lawner, *Fortin*, 25 mai) ; dans *Cauce* (7 juin) ou *La Epoca* (30 mai), propos analogues.

Alejandro Lipschutz, dont l'Institut porte le nom, est un savant de réputation internationale. Né à Riga, en 1883, il interrompt ses études pour prendre part à la révolution russe de 1905. Médecin, biologiste, endocrinologue et cancérologue, il s'installe au Chili en 1926 et devient doyen de la faculté de médecine. Ses travaux d'anthropologie lui valent une égale renommée et il devient la figure centrale de l'Institut indigéniste chilien (*Le problème radical pendant la conquête de l'Amérique et le métissage*, 1963 ; *Marx et Lénine en Amérique latine et les problèmes indigénistes*, 1974, prix spécial de la Maison des Amériques de La Havane). Il est chargé, sous le gouvernement d'Allende, de la mise au point de la nouvelle législation indigène. Entré en 1943 au PC chilien, il écrit : «Je suis marxiste parce que le marxisme est un mode de pensée scientifique et révolutionnaire. Est scientifique le caractère inévitable des changements et le triomphe d'une société sans lutte de classes et avec des travailleurs au pouvoir.» Infatigable militant de la paix à travers le monde, il meurt en 1980, après avoir fait don de ses bibliothèques et documents aux Universités de Santiago. C'est, dira de lui Pablo Neruda, «l'homme le plus important de mon pays...pour notre conscience il est un général de la pensée, un ministre de la création nationale, le recteur de l'université de l'avenir» (en hommage pour les 80 ans d'A. Lipschutz).

La direction de l'Institut est actuellement assurée par Miguel Lawner, un architecte de renom, et Rolando Rebolledo, un mathématicien (président de la société chilienne de mathématiques) formé à Paris et connu dans toute l'Europe. Le Chili de demain a déjà une dette envers ces deux hommes exemplaires.

*

Un congrès Gramsci à Santiago, une opposition, toutes tendances confondues, à visage découvert, une presse multipliant chaque jour les attaques contre le régime et caricaturant à plaisir le dictateur : sont-ce là signes de tolérance, sinon de démocratisation ? Dus aux effets d'un voyage papal, à tout le moins ambigu, ou à ceux d'une période pré-électorale, d'avance truquée en plébiscite ? Comme toujours et partout, c'est le rapport des forces qui est déterminant et le jeu des contradictions sociales, qui crée l'équilibre (fragile) entre les mobilisations de masse et les appareils de répression. Syndicalistes et militants politiques, qu'ils soient communistes, socialistes ou de la gauche démo-chrétienne en ont une

conscience aiguë; les prêtres que nous avons rencontrés, catholiques et protestants, également, dont le président du Comité contre la torture José Aldunate. Chacun sait bien que le pire est encore sûr. Il s'est produit quelques jours après notre départ² (cf. le communiqué ci-joint).

Choses vues et entendues

Les «poblaciones». Ce sont d'immenses bidonvilles qui encerclent le centre de Santiago, des kilomètres d'habitations en torchis ou en planches que le moindre orage menace d'emporter, transformant en torrents de boue des venelles de terre. 80% d'une population de 4 000 000 de personnes y survit dans des conditions d'une détresse extrême ; la faim, les maladies endémiques, la délinquance, la drogue (assez généreusement, semble-t-il, fournie par le pouvoir). Ce sont cependant les poblaciones qui forment les plus gros contingents de manifestants. Ils étaient des dizaines de milliers «al centro», le 4 juin, pour la «marche de la faim». Régulièrement, la nuit, des piles de pneus enflammés forment une immense ceinture rouge, que Pinochet survole parfois en hélicoptère. Les murs y sont couverts de mots d'ordre favorables au Front populaire Manuel Rodriguez, le bras armé de l'opposition, qui se manifeste quotidiennement dans la capitale et contrôle pratiquement des régions entières. Dans les poblaciones ne s'aventure pas qui veut, mais nos intellectuels de l'Institut y sont chez eux. A la Legua (quelques centaines de milliers d'habitants), l'un d'entre eux, responsable de la Maison de la culture nous reçoit. Il fait sombre, la pièce est nue, décorée de dessins d'enfants, au centre, à même le sol, un brasero qui s'éteint. Notre hôte, Victor Hugo Castro (c'est son nom) qui parle cinq langues et vit avec eux nous présente les hommes, les femmes, les adolescents qui l'entourent. Chacun prend la parole, non pas pour raconter les souffrances, mais pour dire les luttes et la pratique des solidarités. Ici c'est «el otro pais»...«le pape a tenu un langage étranger»...«nous devons apprendre, nous ne pouvons nous offrir le luxe de demeurer ignorants, un luxe bourgeois»...«Gramsci, il a connu le fascisme, c'est notre frère»...On demande aux Italiens présents d'évoquer ses «leçons», à l'Allemand de raconter le socialisme, ou à nous 1789. On nous fait des présents, dont un petit livre de poèmes écrits par eux. «Chez vous, il faudra dire...nous gagnerons.»

...La pluie suinte, c'est le début de l'hiver.

Un enfant de 5 ans qui respire du néoprène : pourquoi fais-tu cela ?

Réponse : pour voir le Père Noël.

De Valparaiso à la frontera

A la Victoria, un autre soir, c'est la «olla común», la marmite commune, avec Claudina Nunez, présidente des 500 organisations de poblaciones (2 millions de

² **Communiqué de la Coordination des partis de l'opposition en France** : douze jeunes ont été tués par la police de Pinochet, le 15 et à l'aube du 16 à Santiago du Chili, dans la rue, en arrivant chez eux, à différents endroits de la capitale. A San Miguel, dans la rue Varas Mena, à la villa Olimpica, près de la piscine mundt, à Recoleta... Un ou deux à chaque fois, mais c'est à Donoso582 que la plupart, cinq ont été abattus froidement chez eux à cinq heures et demie du matin.

On parle aussi d'une dizaine d'autres jeunes qui ont été arrêtés.

En tant que coordination des partis de l'opposition en France, nous protestons énergiquement.

Tragique bilan qui s'ajoute aux victimes du régime de Pinochet. Une fois de plus la force brutale de la répression frappe les jeunes Chiliens. (tous avaient moins de trente ans, et leurs noms sont connus). Cruel démenti de toute forme de normalisation que le régime voudrait nous faire croire. La dictature a montré à nouveau son vrai visage.

personnes). Cinq familles par foyers-espace, groupées en auto-défense...sur un mur la trace des balles qui ont tué le Père André Gerland ...«On travaille pour un kilo de pain» ...on se quitte en chantant (chacun dans sa langue) l'Internationale...

Un père jésuite : «Je leur explique que le Christ a choisi sa classe. Ils comprennent très bien.»

Des visites guidées, des rencontres, des vitrines ? Le rouge viendrait au front d'un tel jugement. Mais ce n'est pas à dire que l'affaire est gagnée et la mobilisation générale. C'est le tranchant d'une avant-garde. Et, en tout cas, la démonstration, qui aurait comblé Gramsci, d'une liaison des intellectuels aux masses. Les poblaciones ne sont pas le prolétariat, mais le lumpen des mégapoles du tiers-monde. Un responsable communiste nous confie qu'avec le retour à la démocratie la question ne sera pas réglée pour autant, qu'il n'y aura aucun miracle, mais d'immenses difficultés.

A Valparaiso, dont le maire, pendant l'UP, fut un philosophe communiste, la façade touristique, encore bien réelle (pour Chiens argentés et vacanciers étrangers), ne cache plus le marasme économique et social. Le libéralisme a liquidé l'ancien tissu industriel, reconstitué dans la région de Concepción. Le chômage et ses séquelles sont à l'amplitude maximale pour le pays. Sur la façade de l'Université catholique, où nous devons tenir un mini colloque Gramsci, s'étale, à la peinture noire, à l'intention du Recteur (un capitaine de frégate ou un vice-amiral ; ses homologues sont tous des généraux), l'inscription : «Les étudiants ont faim.» La preuve nous en est immédiatement donnée, à 14h, au restau U, où nous sommes invités par une association étudiante : les cuisines sont occupées, la salle est transformée en assemblée générale. Montée sur une table, une jeune fille, de la race des leaders de masse, va dresser, durant une demi-heure, devant la foule enthousiaste de ses camarades, le procès de l'institution et celui de la junte. La décision est prise, par acclamations, de mettre le restau U en autogestion, afin que chacun puisse avoir...un repas (et nous avons vu lequel) par jour. Dans un coin, des membres de l'administration mangent silencieusement le nez dans leur assiette.

Un lieu tatoué de blessures

Une nuit à l'hôtel Cap Ducal, tenu par des basques, deux étoiles, érigé sur un rocher au ras du Pacifique, revient à 50 \$ US. Ce qui représente un mois de salaire moyen (une prof d'université en gagne 1000). A Vina del Mar, où l'on me demande d'improviser une conférence, à l'Institut d'histoire, la salle est comble en 10 minutes. Un collègue, au milieu des étudiants, me propose une difficulté dans le chapitre XVII du *Capital*.

A Temuco, à 700 km environ au sud de Santiago, où nous parvenons après 11h de voyage, dans un train qui doit dater de la Belle Epoque, nous rencontrons les dirigeants du peuple Mapuche, dont c'est la terre d'origine, l'Araucante. Le président, réélu pour la troisième fois au dernier congrès, Jose Dantos Millao, et la vice-présidente, Anna Llao, nous reçoivent dans leur local, situé dans les faubourgs de la ville. Un rez-de-chaussée, aux pièces nues, sans confort, ni chauffage, juste un minimum, chaises, tables et des affiches de combat en langue mapuche. Le lieu est tatoué de blessures, portes plusieurs fois rafistolées, impacts de balles...Santos est un homme d'un dynamisme, d'une présence, d'une vivacité d'esprit et d'un humour rares. Il avait déclaré, en amenant quelques-uns de ses amis au colloque de Santiago, peu de jours auparavant : «Je leur ai dit puisqu'il s'agit d'un révolutionnaire (Gramsci), alors il faut y aller !» Nous ne pouvons nous rendre dans une «région

libérée» (Loncayan Grande), car elle est trop éloignée, mais nous irons à Quintril, à une trentaine de km. Le départ est retardé : une lutte est engagée depuis le matin contre l'armée, pour la récupération de terres. A Quintril, en pleine campagne, les cabanes mapuches sont exactement les mêmes que celles que nous avons vues, reconstituées au musée d'ethnologie de la ville ! Des paillotes multiséculaires, aussi vieilles, au moins, que les quatre cents ans de luttes, dont se glorifie, à juste raison, le peuple mapuche. Hermino Cheuquebil, un paysan dur comme un soliveau, nous fait, à l'improviste, l'accueil de sa ...«maison», une pièce sans lumière où il laisse s'éteindre le poêle, une fois le repas cuit. Il est président du secteur. Il sait des histoires. Celle de ses «frères» chargeant les tanks avec des bâtons ; celle du retour de Santos et des grands feux dans la clairière ; celle des disparus, des assassinés, des enchaînés. Ce Gramsci l'intéresse et ce que lui racontent les Français des Kabyles de la montagne algérienne, qui l'ont emporté, il y a vingt-cinq ans. Il pleut, la terre est grasse. Sur leurs mules, les paysans saluent amicalement notre camionnette qui dépose au lieu-dit quelques jeunes pour le cours d'éducation politique...

A l'Université de la Frontera, la conférence sur «Gramsci révolutionnaire» à la demande des étudiants, n'avait été prévue que du matin. A 19h, l'amphithéâtre est plein. La discussion durera deux heures avec des jeunes femmes et des jeunes hommes, dont quelques-uns frais sortis des prisons ou des camps. Que Dieu, me disais-je, nous les multiplie partout comme les pains. A la maison du peuple mapuche, même chose, le lendemain. Les *Quadernos del carcel (Cahiers de la prison)* n'ont pas fini de faire école.

Dans les bus, en ville, où nous circulons avec les amis mapuches, des ex-votos, au-dessus de la tête du chauffeur (comme à Santiago d'ailleurs) : «Carmencita, Dieu et la Vierge seulement connaissent mon destin» ; à côté, le poster d'une fille à moitié à poil. C'est aussi la matière du changement.

Del otro lado (de l'autre côté) : une invitation, dans un appartement *privé*, pour rencontrer des universitaires en place, des écrivains. Un «libre» échange d'informations : on nous raconte l'histoire (ancienne) de cet aventurier français qui s'y fit couronné roi des Indiens, et quand je demande ce qu'il en est de la situation actuelle, on me fait parler une petite heure (je l'ai abrégée) du danger Le Pen en France... La censure est dans les têtes, les verrous sont bien huilés. Le centre culturel français, à la suite d'un imbroglio dérisoire, croit bon de se démarquer complètement de l'initiative de l'Institut Lipschutz. Sur la protestation de ce dernier, comme je suis en cause, on m'invite pour un débat dans le cadre d'un séminaire consacré à la post-modernité, de mai à juillet. Ma position suscite quelque surprise, quand je suggère que les Américains du sud ont peut-être mieux à faire que de spéculer sur les états d'âme de la rive gauche de la Seine. Le soutien déclaré de quelques participant(e)s, sous l'œil du conseiller culturel, venu en observateur, me reconforte. Si tant est que j'en avais besoin. L'avis désabusé d'une universitaire chilienne qui, il y a quelques mois, quittait son poste de titulaire en France pour rejoindre son pays où elle n'a trouvé qu'une charge de cours sans sécurité sociale (laquelle est *privé*, quand elle est efficace, au prix fort) : «Il faut comprendre que même "à gauche" on se fait à l'idée qu'une partie de la population n'est tout simplement pas digne de vivre.»

Telle est aussi la réalité. Cette conscience soumise. Il est vrai que le Chili est le seul pays à payer sa dette ; à développer les exportations ; le gigantesque gisement d'or, de cuivre et d'argent de «El Indio», au nord, a été confié à des entreprises nord-américaines ; toute une moyenne bourgeoisie s'est enrichie, qui

fournit à Pinochet sa base de «masse» (sans compter les appareils du pouvoir, dont 200 000 militaires).

Une ville pourrie

Le libéralisme existe, on en a déjà rencontré quelques traits. Depuis juillet 1986, les écoles et les lycées ont été remis aux municipalités. 27 000 instituteurs et professeurs ont été licenciés sur un total de 130 000 pour des raisons de «réorganisations». Pourquoi employer un maître en fin de carrière, quand, à sa place, on peut disposer de deux ou trois débutants ?

Santiago est une ville pourrie. Il suffit d'être au centre pour sentir des picotements des yeux et du nez. Le ciel est une croûte, comme à Mexico. Les Andes voisines sont invisibles pour cause de pollution. Le métro, français, peu pratiqué, est un luxe. Des bus en ruine sillonnent la ville à des prix compétitifs. Chaque jour, la presse publie les numéros des voitures interdites à la circulation. La voie ferrée dans tout le pays est à l'abandon. Il était un des plus performants de l'Amérique. Les camionneurs, qui ont combattu Allende, ont été récompensés. La trace des quartiers bourgeois marque la ville. Ils se sont déplacés, en bonne logique, du centre vers l'ouest. Ils grimpent actuellement les flancs de la cordillère. Ils sont d'un luxe fou, à l'américaine, et tout aussi interdits que les poblaciones ; les milices privées, les chiens ; sauf que les 5 ou 10% ignorent l'existence des autres qui, eux, ne les ignorent pas, il faut bien des domestiques.

Certes l'opposition est divisée. Elle doit encore, à gauche, dresser le bilan sans complaisance de l'UP – à quoi s'est courageusement risqué José Anton Vierragallo, fondateur, il y a vingt ans du MAPU, ex sous-secrétaire de la justice sous le gouvernement Allende - au colloque de l'Institut Lipschutz. Incontestablement, les communistes en sont les animateurs, et leur politique de boycott électoral, traduite par *El Siglo*, fait chaque jour des adeptes, y compris dans les milieux socialistes et chrétiens-démocrates. Les clefs, comme il se doit, sont à la Maison Blanche, au Département d'Etat, à la CIA, dans la lignée du coup d'Etat, directement fomenté par Kissinger, prix Nobel de la paix. Et dans le rapport des forces. Dans ce qu'il faut bien appeler, sous une dictature terrifiante, l'indomptable courage politique de masse du peuple chilien.

La maison de Pablo Neruda. Sur une colline de Santiago. Quasiment détruite sous l'effet de la libération d'un ru provoquée par les militaires, et reconstruite grâce à ses amis regroupés dans une fondation. Qui nous reçoit un jour de juin. Ce n'est pas une maison, c'est un itinéraire, avec ses couches, ses mémoires, dans la terre. Le chemin était si étroit que le cercueil ne pouvait passer : «Neruda avait construit une maison, non pour sa mort, mais pour sa vie.» Dans la bibliothèque : Shakespeare, Maupassant, E. Sue, Proust, Lamartine, Chateaubriand, Byron, W. Scott, *Les Crimes célèbres* de A. Dumas, les *Mémoires* du Gal. Barbot, l'*Encyclopédie* de Diderot, London, Maïakovski, J. Verne (éd. Hetzel), la *Correspondance* de Van Gogh, Dostoïevski, Dante, les *Mille et une nuits* de Mardrus ... entre autres. Et l'escalier dérobé d'où il descendait, déguisé parfois, pour surprendre ses amis, dans la salle commune. Nous y avons dégusté le vin chilien qu'il avait rapporté de Paris, après sa mission d'ambassade.